

Nietzsche, nommé à l'université de Bâle alors qu'il n'a que vingt-quatre ans, est promis à une très belle carrière universitaire. Pourtant, à la surprise de tous, il la rompt brutalement dix ans plus tard. Quelque chose lui rend la vie impossible. Il se lance alors dans un travail inouï, assumant une solitude extrême, pour y voir un peu plus clair.

Ses difficultés ne sont pas d'ordre psychologique ; il meurt de découvrir partout prégnante une compréhension empoisonnée de la vie, du monde et de tout ce qui est. Nous sommes comme lui. Nous sommes les victimes de ce même fléau. La métaphysique, comme l'histoire secrète de l'Occident, nous coupe du corps et des sentiments, de la vérité et de l'art. Nous abordons toutes nos difficultés et nous nous relions à tout ce qui est de manière bien trop théorique pour nous risquer à vivre réellement. Nous étouffons sous la chape du ressentiment dirigé contre le risque propre à toute existence.

Que l'on ait lu ou non des livres de philosophie n'y change rien. Nous sommes tous malades de la rationalité crispée, de l'hypocrisie morale et des fausses croyances

RISQUER LA LIBERTÉ

que la métaphysique véhicule à notre insu. Privés ainsi de notre liberté.

Nietzsche est le premier qui, dans l'histoire de l'Occident, a rompu les amarres. Il a creusé au plus profond de notre histoire, secoué les monuments les plus respectés, dénoncé les comportements partout admis comme vertueux.

La fulgurance de ses analyses fait de lui l'un des rares prophètes de notre temps, l'un de ceux qui annoncent ce qui survient et que nous ne savons pas toujours distinguer, aveuglés que nous sommes par l'actualité toujours changeante. Nietzsche prend son courage à deux mains et se risque à voir plus loin. Pour cela, il commence par prendre un marteau pour révéler combien nos convictions et nos opinions, que nous prenons tellement au sérieux, sont, en fait, tout à fait creuses. Il les frappe à l'endroit de leur fausseté et elles se brisent aussitôt en mille morceaux tant elles sont fragiles. Impossible de faire l'économie de ce travail. Nous étouffons sous les strates d'opinions diverses jamais pensées – que nous prenons pour vérités –, nous sommes englués dans la poussière morte et les mycoses moisies des siècles. Nous sommes enfermés dans la camisole de force de la peur qui nous conduit à préférer à l'air libre les cavernes sombres de nos lâchetés. Nous pensons, agissons et sentons à partir de notre peur. Nous sommes mus par une sorte de haine contre la vie.

Or, il est possible de nous en délivrer. Nietzsche nous montre un chemin.

RISQUER LA LIBERTÉ

Rainer Maria Rilke commence à écrire de la poésie selon les usages en vigueur. Avec talent. Mais, peu à peu, il se rend compte qu'être poète, ce n'est pas cela. La poésie empêche la poésie. Elle n'est le plus souvent que jongleries relatives et contorsions contingentes, une sorte de divertissement savant pour quelques privilégiés. Elle est jeu littéraire et non engagement de la vie tout entière. Rainer Maria Rilke veut en libérer les ressources qui ne s'adressent nullement à quelques « lettrés », mais qui concernent chacun de nous, quelle que soit l'éducation qu'il ait reçue – éducation qui n'est, en ce domaine, que d'un faible secours, voire qui constitue un handicap. La poésie n'est pas un exercice de spécialiste, mais le rapport le plus libre au réel.

Il quitte Prague, la ville où il est né. Il vient à Paris et devient le secrétaire du grand sculpteur Rodin. Entre 1904 et 1910, dans cet environnement nouveau pour lui, il rédige un récit, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, qui constitue une véritable descente aux enfers. La poésie ne doit plus appartenir au rêve mais, comme Orphée, le héros de la mythologie, traverser la mort et l'angoisse. À ce prix, et à ce prix seulement, la poésie peut cesser de mentir. Il faut en finir avec les fausses consolations qui bronzent notre cœur.

Il faut apprendre à voir. Or nous ne le savons pas et, pis encore, nous ignorons notre propre cécité. Nous vivons à l'écart de l'ampleur, refusant la mort et par conséquent la vie. Refusant la douleur et par conséquent la vraie joie.

Au prix de pénibles épreuves, Rainer Maria Rilke trouve un chemin. Un chemin pour dire « oui » à la vie

RISQUER LA LIBERTÉ

sans rien en retrancher. Un chemin non pas imaginaire – mais qui soit fidélité à l'épreuve la plus poignante d'être au monde. Un engagement à vivre ici même sans se réfugier dans un ailleurs. Rainer Maria Rilke est, pour cette raison, l'un des plus grands poètes de notre temps mais surtout un être en avant, un témoin hors du commun. Nous l'oublions parce que nous ne savons plus qui sont les poètes et que leur tâche nous est devenue étrangère. Pourtant, eux seuls sont à l'écoute sans aucun *a priori*. Eux seuls nous permettent de respirer dans un monde, chaque jour plus douloureusement restreint au calcul, dans lequel les êtres et les choses sont considérés comme réels en fonction de leur seule rentabilité.

Ne nous résignons pas et reconnaissons que nous souffrons bien plus profondément que nous ne le croyons de la situation historique où nous nous trouvons. Nietzsche, Rainer Maria Rilke, mais tout aussi bien Paul Cézanne ou Charlie Chaplin – qui, pour la finesse de ses descriptions de nos enfers, est sans doute le Dante des temps modernes –, dans un travail de pointe, nous le montrent.

Ils nous disent que les discours habituels ne peuvent plus rien pour nous car ils sont comme une toile d'araignée qui recouvre tout d'un linceul d'ennui et d'angoisse. Nous n'avons pas besoin de nouveaux gourous, de promesses tonitruantes, d'assurances étouffantes – mais d'un chemin qui s'invente dans le risque propre à chacun.

En cherchant à être fidèle à ces héros de notre temps, ce livre ne propose pas une philosophie faite de bouts

RISQUER LA LIBERTÉ

de doctrines et de morceaux de chiffons. On n'y trouvera aucune recette pour être heureux. Son ambition est autre : permettre d'assumer le tragique inhérent à toute existence authentique et les menaces propres à notre temps. Le risque est réel, mais l'immensité que nous pourrions alors découvrir, un soulagement indiscutable.

Et les êtres évoqués dans ce livre ne sont pas d'autres repères mais des étoiles qui dans l'ouvert du ciel nous orientent et avec lesquelles nous devons établir un rapport non de soumission mais de véritable liberté.

Nous n'avons plus de repères. Je ne vais pas en proposer de nouveaux. Ne faisons pas comme si la dévastation et ce que la philosophe Simone Weil nomme le « déracinement » ne nous étreignaient pas. Ne faisons pas comme si Hiroshima et Auschwitz n'avaient pas mis à mal les rêves les plus anciens de l'humanité. Nous en sommes inconsolables et nous avons le devoir de le rester. Telle est la seule éthique possible pour notre temps. Non plus fonder ou rétablir une morale de plus avec ses règles fixes de comportement mais, dans une incertitude bienveillante, assumer pour de bon notre condition et découvrir, à neuf, comment être. Se risquer à être libre n'est pas un choix parmi d'autres, une proposition pour se sentir un peu mieux et se reconforter – mais notre seul possible. Là où tout est régi selon l'organisation de l'autoroute qui rêve d'une sécurité constante, assumons que nous sommes mortels, des êtres de la haute fragilité, sensibles et vulnérables, marchant sur des routes improbables.

Nous ne pouvons rien y faire. Le fil de la tradition est

RISQUER LA LIBERTÉ

rompu. Rien n'est plus assuré, « notre héritage n'est précédé d'aucun testament¹ ».

Les différents chapitres de cet ouvrage veulent montrer par où chacun de nous peut dessiner son propre chemin en affrontant tous les champs de son existence – le travail et l'argent, le rapport à l'art et à l'amour, le sexe et le sens des rituels. Un chemin réel pour l'homme qui se refuse à renoncer. Qui ne veut pas d'une vie écrite d'avance. Qui veut garder l'envie de l'espace du ciel. Qui veut garder l'aspiration à l'amour le plus haut. Qui veut garder les yeux ouverts et la tête droite.

1. René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 62, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1983, p. 190.